

Article du 25 novembre 2010

El Juli, artiste ou tire-au-flanc ?

Tiens, un néologisme : «julipié». Forgé sur le nom El Juli et sur l'estocade a volapié. A vole-pied. Il désigne la façon qu'a El Juli de tuer les toros. Le mot serait apparu en 2004 sous la plume de l'aficionado Joaquín Monfil. Monfil livre des textes taurins au site espagnol «Opinión y Toros» qui a pour sous-titre : «Un engagement avec l'aficionado et la vérité.» Mazette. Aux arènes, l'aficionado pour de vrai a rendez-vous non pas avec un spectacle mais avec sa vérité. Et la vérité du julipié, elle sent le soufre.

Rappel de la chose. Pour estoquer, El Juli jette sa muleta sur les yeux du toro qu'il aveugle ; se précipite vite «aux pas de banderilles» l'épée en main vers la corne droite ; l'évite en bondissant et, plutôt sur le flanc du toro que dans le berceau des cornes, y plonge son épée. Le tout à vitesse grand V, pour que le toro n'ait pas le temps de donner un brusque coup de tête. L'épée est souvent perpendiculaire et un chouïa en arrière du point précis, quelques centimètres carrés, où la pureté de la suerte, qu'on nomme le moment de la vérité peut-être parce qu'on peut y mentir, exige qu'elle s'engloutisse.

Goal ! Le julipié est très souvent efficace et toujours spectaculaire. Les spectateurs aveugles ou in différents à l'exactitude tauromachico-éthique de la chose mais sensibles à l'exploit athlétique l'accueille par une grosse ovation. Elle est plus proche du hurra que du olé. On dirait qu'elle célèbre un but : «Goal !» Non, hors-jeu. Les détracteurs de l'estocade à la Juli, eux, sortent le carton rouge. Ils parlent de «scandaleux julipiés, de «geste honteux», «d'exécution truquée» qui démonétise «la suerte de matar». Ils font remarquer, à juste titre, qu'El Juli sort justement de la suerte au moment où il devrait entrer à l'inverse dans la «juridiction», mot taurin, de la corne droite. Bref, dans l'entrée a matar, Juli sauterait par la fenêtre.

Les anti-julipié le voit comme un «pur avantage», et certains ajoutent que son auteur est «un vaurien». Foutre ! un «vaurien» qui a tout de même, en octobre, été désigné triomphateur de la saison par la Radio nationale espagnole. Cela dit, le julipié a le chic de poser la question de l'immaculée conception dans le toreo et de la dissolution de sa pureté théorique dans l'astuce pratique.

Cette question hante l'art de toréer : la tauromachie par circulaires, si fréquente aujourd'hui, pose par exemple la même interrogation sur le plus ou moins d'authenticité des suertes. Une authenticité soumise à l'évolution des modes. A Ronda, vers 1760, l'estocade a volapié était méprisée : il fallait tuer les toros a recibir. Au milieu du XIX^e, Antonio Carmona «Gordito» se faisait siffler parce qu'il posait les banderilles al quiebro, figure considérée aujourd'hui comme plus que respectable. Pour El Juli, on remarquera qu'à ses débuts, à cause de sa petite taille, il devait sauter à l'estocade pour voir le dos des becerros parfois plus hauts que lui. Contre-exemple : Ruiz Miguel, pas plus haut qu'une tête d'ail, a tué avec correction des Miuras himalayens.

Bave. Dans les années 60, l'art de tuer a été porté au plus haut par Rafael Ortega, «un dieu à l'épée», selon Jaime Ostos, autre magnifique lame. Auteur de l'essai El Torero puro, il a expliqué au journaliste Jacques Lavignasse comment il tombait les toros selon les canons. On se profile entre les cornes à environ 3 mètres du toro, ou moins si ce dernier est épuisé. La main droite tient l'épée à hauteur du sein gauche et en le touchant en même temps qu'elle effleure le menton. La main gauche tient la muleta un peu avancée vers le mufle du toro à la hauteur de l'aîne. On s'élançait lentement, sans courir, en décomposant les temps. § Dans une dernière et létale naturelle, le toro baisse la tête

et découvre le lieu, en avant de la quatrième ou cinquième vertèbre, où l'épée doit se ficher en même temps qu'on se mouille les doigts du sang du toro. Le toro, précisait Ortega, doit toucher ta main gauche avec sa bouche, te la remplir de bave.

Le père de Paco Camino, autre grand styliste de l'estocade, disait que pour bien tuer il fallait heurter le morillo (la boule de muscles sur le cou) du toro avec sa bouche. Le théoricien Antonio Bellón, impeccable praticien virtuel, précisait qu'au moment de l'estocade il fallait se coucher sur le morillo du toro comme sur un oreiller. Manolete s'y endormira définitivement à Linares. On est loin du julipié qui tient de l'esquive.

«Traître». Jaime Ostos, qui a chez lui le certificat de décès qu'un chirurgien lui avait signé dans l'infirmerie de Tarazona de Aragon, a aussi livré son catéchisme du tueur : ne pas tuer en s'échappant ; envoyer la muleta vers le mufle ; ne pas quitter la ligne droite ; ne pas mettre, comme le faisait El Viti pourtant réputé grand estoqueador, le bâton de la muleta au-dessus du frontal du toro ; tuer non avec l'épaule mais avec la poitrine offerte et la muleta aux sabots. Dans ses commandements, «Paquiro» le conseillait déjà au XIX^e «Ne dévie pas de la ligne droite ; blesse avec le corps plus qu'avec le bras.»

Aujourd'hui, les grands tueurs de toros sont rares. Qui par exemple ? Ignacio Ramos qui vient de prendre sa retraite, Uceda Leal qui torée peu, Juan Bautista excellent dans l'exercice. Les autres ? Ils tuent comme ils peuvent, un peu derrière, un peu de côté, un peu en avant. L'art de l'estocade, comme celui du point-virgule, se perd. Le critique Corrochano s'en plaignait déjà en 1966. Bien tuer n'est pas qu'une question de technique, de courage, de respect. Il faut surtout, dit Ostos, «un cœur gros comme ça». Comme le torero Caracho dans le roman de Gómez de la Serna. Il tue un toro échappé sur les gradins «comme s'il cherchait un traître sur les sièges du Sénat».

Jacques Durand